

mand & partera... " C'était la seule promesse, depuis plus de dix ans, de l'enroulage le plus direct de Noir Déjà et Bertrand Cantat à nos demandes d'interviews. On voulait lui parler non pas pour le décrypter, le poser en victime : Bertrand Cantat, de ses maux, avait connus l'irréparable, l'indictible et avait été jugé pour son procès - lui-même avait tout reconnu. Si on voulait lui parler, c'était qu'au-delà de la condamnation causée par la mort de Marie Trintignant, au-delà de l'effroi face à ce meurtre passionnel aboude, on ne reconnaissait pas le Bertrand Cantat décrit par une certaine presse qui avait largement banni en déguillasserie, lynchage et enquêtes bâclées les tabloïds anglais que la France n'est ni bien monter du doigt. L'homme a donc été condamné, sans traitement de faveur, sans passe-droits. Il a purgé sa peine jusqu'à son terme et c'est donc un homme libre qu'il est sorti de la maison d'arrêt de Maréchal.

L'ère ? Contraire de vivre avec une suspicion permanente, jusqu'à être assailli de manière douloureuse au suicide de son épouse Kristina Râdy, Bertrand Cantat a découvert qu'il restait un homme fragile, touché, à qui on interdirait d'exercer le seul métier qu'il connaissait. Comment peut-on refuser au chanteur la réintégration que l'on accorde, à juste titre, à tous les autres condamnés en recherche de réinsertion ? Ou alors, c'est ce "juste titre" qui est remis en question - On ne peut lui interdire le droit d'exercer son métier au nom de la morale, de la décence : ça serait nier le travail et les décisions des tribunaux, instaurer une autre forme de condamnation, à vie, une autre forme de justice. De cette vie nouvelle, Bertrand Cantat n'avait encore jamais parlé. On savait qu'il avait tout donné pour rejoindre l'aventure chaotique de Noir Déjà. Mais cette fois, le groupe de rock français le plus important de ce dernier quart de siècle n'a pas pu combler le fossé, devenu gouffre, de ses différences.

En ce début d'automne, le "quand il partera" est devenu une réalité. Pour la première, et la dernière fois sans doute, Bertrand Cantat s'est exprimé, lors d'un entretien de trois heures. Sur Vinus, l'amour fou, la mort de Marie Trintignant, sa culpabilité de tous les instants, ses regrets éternels, le suicide de Kristina Râdy ou, aussi, d'écouter son-elle au regard du désastre, la fin de Noir Déjà. Grave et concentré, Bertrand Cantat ne s'est jamais défilé. Il sait que son retour à la vie civile sera compliqué, mais la musique est revenue le chercher. Avec la fidélité et discret Pascal Humbert, il a formé Déjà, groupe ouvert qui sortira l'automne, le 18 novembre. Chacun cherchera, dans les textes, des clés pour éclairer ce vaste trou noir. Chacun y verra ce qu'il souhaite y trouver, qu'il a fait, qu'il ne peut y avoir de pour ou de contre quand une jeune femme est morte. En vous fixant de son regard défilé, il demande juste le pardon de ceux que son geste de folie a entrainés dans ce tourbillon de malheur et de vies brisées. Il le sait, de toutes les prisons, il en est une dont il ne sortira jamais vivant : Bertrand Cantat.

0

Depuis Vinus, y a-t-il eu des moments où la musique est devenue insupportable, insécable pour toi ?

Bertrand Cantat - D'une manière ou d'une autre, la musique a toujours été là. A l'intérieur de ma tête, souvent, en accompagnement de ma vie plutôt qu'en tant que chanteur ou musicien... Mais il y a de longs moments totalement secs, où je ne peux rien entendre, rien créer. Il existe un certain type de morceaux où l'émotion est tellement forte, où je suis tellement mal à l'aise dans ma propre vie, qu'il m'est impossible de les écouter. Ces chansons, alors, me font du mal : Radiohead, PJ Harvey, Nick Cave, Jethro Tull... Il m'a fallu des années avant que je puisse les réécouter. Surtout quand elles sont liées à des souvenirs intimes, comme Raggyan ou Leo Ferré.

Quand et comment as-tu réécoulé de la musique ?

J'ai eu accès à de petites enceintes quand j'ai été incarcéré à Maréchal. On échangeait sur la musique avec quelques autres détenus, on se passait des chansons. J'ai même joué un peu avec de bons gars, dans la prison. On me demandait de chanter, c'était un bon social dans des classiques du rock... A Vinus, j'étais en isolement, je n'avais le droit de parler à personne. Je chantais, je hurlais seul, dans mon sous-sol. C'était une toute petite pièce, avec un ventilateur qui lâchait à peine passer un peu de lumière du jour, éclairée par un néon de 6 heures du matin à 22 heures et le reste du temps par une grosse ampoule. Ce néon est resté gravé dans ma tête. Je ne pouvais pas dormir - j'en étais de toute façon incapable. Alors ils m'entraînaient de médicaments. Je pouvais tomber ici et là, tomber dans des cachots qui, au moins, étaient moins jolis que la réalité, quand il fallait affronter la mort. L'absence, il s'est passé un truc bizarre dans les derniers mois à Vinus : ils voulaient que je donne un concert dans la chapelle de la prison. On me faisait tranquillement sortir de ma cellule pour répéter sur une guitare, j'avais perdu l'habitude, je finissais les doigts en sang. J'ai fait ce que j'ai pu, dans mon état d'hibernation totale. Je n'ai aucun souvenir de ce concert.

Tu parles de tes cachots. As-tu parlé

recommandé à rêver ?

Non, ça, c'est impossible, rêver "normalement"... Tout prend beaucoup de temps. J'ai découvert le yoga en prison, des Vinus. C'est le seul sport que j'avais plus ou moins la place de faire. Je suis allé très loin, en professeur : c'était ma façon d'élargir ma bulle, d'échapper à cette douleur insupportable, permanente et éternelle. C'est le seul moyen que j'ai trouvé pour me laisser avec la souffrance. J'étais épuisé par la disparition de Marie, par ma responsabilité. En soi, c'était déjà invivable, ça suffit à désespérer au dernier degré... Puis tout le reste s'est greffé sur ce malheur.

Écrire pouvait alors t'aider à affronter ce chaos ?

J'ai bien tenté d'essayer de comprendre ce qui était arrivé, mais même l'écriture, ça ne marchait pas. Pourtant, des Vinus, on m'a donné du papier et un stylo. Pendant des mois, je n'ai pas été capable d'écrire plus que des lettres. Et même ça, au bout

ne suis pas dans déli de ce qui s'est passé, je sais que j'ai commis l'irréparable. Je refuse juste de laisser qui que ce soit inventer des histoires, de greffer sur la nôtre"

d'un moment, j'ai dû arrêter. Ça me servait à maintenir un lien humain, mais le processus libérateur, non. Même le rôle de purge, à peine. Je n'avais pas la moindre illusion. Rien ne pouvait me soulager. Il fallait bouffer cette douleur chaotique jusqu'au bout, rien ne marche dans ces moments-là, il n'y a pas eu de miracle par l'écriture. Il faut un minimum de confiance en soi pour écrire. Là, il ne me restait rien. C'est lié à la douleur, à la douleur faite aux autres, à cette impuissance. L'écriture semble alors si dérisoire. Le peu d'énergie que j'avais était monopolisée par la survie. Il y a eu une longue période sans écrire un mot, sans lire même. Le jour du drame, à Vilnius, j'avais dans mes poches, comme souvent, des livres. Quand on m'a rendu mes vêtements en arrivant en prison, je les ai retrouvés : *Le Poète à New York* de Garcia Lorca et *La Pesanteur* et *la Grâce* de Simone Weil. Je me suis donc retrouvé avec eux en cellule.

On t'a alors reproché un certain détachement vis-à-vis de la mort de Marie Trintignant...

C'est exactement l'inverse. Qui peut oser dire une chose pareille ? Pour essayer de faire croire quoi ? J'étais anéanti de douleur en pensant à elle, mais aussi à ses enfants et à ses proches. Je n'ai jamais voulu une chose pareille, il n'y a pas de mots pour dire ce que je ressentais. "Un certain détachement", c'est ignoble et malhonnête, le feuilleton peut alors démarrer. Dès la première seconde, j'ai été dépossédé de l'histoire, du drame lui-même. J'ai très vite compris que mon histoire allait m'être volée. Ma vision, mon témoignage n'ont pas eu le droit de cité : on est immédiatement dans le médiatique, le spectaculaire, on ne veut ma parole que pour alimenter le cirque. Et dans ces conditions, pas question, j'ai essayé de garder de la décence. J'ai su très vite que je ne pourrais pas m'expliquer. Je ne demande bien sûr pas de rétablir quoi que ce soit : ce qui est est, malheureusement. Personne ne peut revenir sur le drame. Mais très vite, le traitement de ce drame a été orchestré : tout a débordé. Pour feuilletonner ainsi, il fallait que tout soit en noir et blanc, avec des angles bien droits. Mes remords, ma souffrance, ma sensibilité, ça ne

marrait pas dans cette histoire. Je suis alors devenu une caricature. Le fait que j'aime tant Marie, on l'a gommé de mon histoire. Il ne fallait que du sordide, tout ce qui était beau a été occulté. Je suis devenu cet assassin qui tue sciemment. Il fallait que je sois condamné le plus lourdement possible et qu'en sortant, je n'aie plus la moindre chance d'exister. C'est encore à l'œuvre aujourd'hui.

Tu parles "d'exploser". Que veux-tu dire ?

En prison, je tiens grâce à l'amour que je reçois de l'extérieur. Sans les enfants, sans cette responsabilité, je me serais suicidé en prison. Mais de toute façon, j'étais surveillé 24 heures sur 24 à travers une glace sans tain. La trouille des autorités lituoniennes, c'était que je me suicide avant d'être jugé, c'était un enjeu diplomatique. Je cherchais sans arrêt des stratégies. J'aurais été bien plus tranquille si on m'avait laissé le faire. Je pétais les plombes, je hurlais que je voulais rejoindre Marie, je ne vivais que dans la douleur, le vertige... Je n'ai jamais pu faire le travail de deuil, je n'en avais pas le droit : j'étais juste un ignoble personnage. Même en méditant, je n'arrivais plus à savoir ce qui était vrai de notre histoire. Je ne pouvais pas croire ce qui était arrivé, j'espérais toujours me réveiller, je me pinçais... Et le jour était pire que la nuit, il n'y avait plus aucune limite dans ce cauchemar.

As-tu parfois été dans le déni ?

Par épuisement, uniquement. Sinon, je n'ai jamais eu ma responsabilité. Sauf peut-être en cherchant à mourir. Je n'ai jamais cherché à me dédouaner, à me disculper. Mais on peut parfois être dépassé par la vie. Il y a eu tellement de parasitage que j'ai beaucoup de mal à savoir qui je suis. J'ai été dépossédé de moi-même, je ne m'appartiens pas, je suis devenu une chose. Le cirque a pris le pouvoir, en ignorant l'amour, en négligeant la complexité... Alors peut-être dans ces moments-là, quand l'honnêteté n'était pas reconnue, je me suis cherché des refuges, pour obtenir un peu de paix. Je suis constamment dans la recherche de vérité, je ne suis pas un enfant de chœur, mais je ne pense pas être non plus le dernier des salauds. Je ne suis pas dans le déni de ce qui s'est passé, je sais que j'ai commis l'irréparable. Je refuse juste de laisser qui que ce soit inventer des histoires, de greffer sur la nôtre. J'ai été jugé, je n'ai pas été protégé par qui que ce soit. J'ai évidemment accepté la justice. Mais pas la vengeance.

En prison, comment affrontes-tu le drame de Vilnius ?

Je n'ai rien compris à ce qui s'est passé dans l'action. C'est la pire des culpabilités. Après avoir accompagné Marie à l'hôpital, j'ai été viré et je suis revenu à l'appartement. Pour me tinger, j'ai préparé mon suicide : en faisant couler un bain, en y préparant des lames de rasoir pour m'y trancher les veines et en prenant des médicaments pour m'abrutir. J'en ai trop pris et je me suis effondré. Je me suis réveillé 48 heures plus tard à l'hôpital, avec la police au pied du lit. Là, on m'a ramené à l'appartement pour une reconstitution, *Paris Match* était déjà là pour des photos. ▶

Le début d'une aubaine fabuleuse pour ce genre de gens... Pendant ce temps, contre l'avis des médecins lituaniens, on venait de transporter Marie en France. Bien sûr, je sais que le problème n'est pas là, qu'il est en amont, je ne me souviens plus dans quel état on était - et pas seulement émotionnellement. J'ai ensuite tenté de comprendre la douleur des uns et des autres. Un par un, j'ai essayé de me mettre dans la peau de chacun, de vivre leur cauchemar, il fallait que je le fasse.

Comment vis-tu, depuis la prison, les débats virulents à l'extérieur ?

Je ne comprends pas qu'on évoque des pour et des contre. Pour ou contre quoi ? Comment pourrait-on être pour la mort de Marie ? Tout ce que je vois alors, c'est que je me réveille dans une cellule et que Marie est morte. J'ai bien tenté de dire la vérité, ce que je ressentais au procès, de faire passer à la famille de Marie un message profond de remords et de compassion, de demande de pardon. Mais j'étais tellement détruit que j'étais à peine audible. Je ne me défiais pas : tout était de ma faute, il aurait fallu avoir une autre vie.

Très tôt, les amis de Noir Désir te rejoignent à Vilnius...

Ils ont été très importants. Je me suis réveillé à l'hôpital après 48 heures dans un flou absolu et le premier visage que je reconnais, que je comprends, c'est Nini (Denis Barthe, batteur - ndr). C'est aussi le début du cauchemar car ça devient concret, je sais alors que je n'échapperai pas à la réalité. Leur première question est : "Mais qu'est-ce qui s'est passé ?" Je suis incapable de répondre, je ne comprends rien. Eux, ma famille, Krisztina, ont été là tout de suite : choqués, effondrés, persuadés que je ne voulais pas rester en vie. Le vrai cadeau, ça aurait peut-être été de me laisser partir. Mais je ne peux surtout pas leur en vouloir de m'avoir accompagné.

Tu croyais que Noir Désir recommencerait un jour, ou tu as vite compris l'impossibilité ?

J'espérais sincèrement faire plaisir à tout le monde en repartant. Ça m'a aidé, sur la fin de mon incarcération. J'avais même bossé en prison sur les bandes du live, j'en étais fier, jusqu'à ce que les attaques extérieures reprennent immédiatement. On a vraiment essayé de refaire de la musique, il y a eu beaucoup de réunions, de collaborations, des répétitions acoustiques au Pays basque, avec de très bons moments. Mais j'avais changé en profondeur : quand on sort de prison, on est souvent le seul à avoir changé. Des habitudes avaient été prises par les autres, c'était difficile de contourner ça, je voulais être accepté entièrement. Tout a mené à partir du moment où on a enregistré et diffusé à l'arrache *Le Temps des crises*. C'était une chanson que je chantais en prison, j'ai soudain ressenti l'urgence de l'enregistrer, sur trois accords punk. C'était complètement spontané, j'ai appelé tout le monde, mais Nini et Jean-Paul (Roy, bassiste - ndr) n'étaient pas là, on a donc appelé les amis du groupe Eiffel,

"j'ai bien tenté de faire passer à la famille de Marie un message profond de remords et de compassion, de demande de pardon. Mais j'étais tellement détruit que j'étais à peine audible"

Romain et Estelle Humeau, qui finissaient leur studio, encore en chantier, et qui avec leur spontanéité et leur générosité habituelles se sont jetés dans l'histoire. J'étais alors en chute libre, en profonde dépression, je pensais que ça me ferait du bien. Ça a été fait en toute simplicité, en toute naïveté. Et pourtant, mon Dieu, les problèmes que ça a créés ! J'avais besoin de liberté et je me suis alors rendu compte que Noir Désir était devenu une autre prison, où il fallait demander l'autorisation pour chanter. Ça m'a fait beaucoup de mal. Les uns et les autres avaient participé à d'innombrables projets sans moi. Sergio (Serge Teyssat-Gay, guitariste - ndr) en particulier a multiplié les aventures avec mes encouragements depuis toujours, mais moi, on m'a répondu : "Oui, mais c'est pas pareil..." Cette phrase, et ses points de suspension avec lesquels il fallait que je me démerde, elle n'est jamais passée.

La fin officielle de Noir Désir, c'est un communiqué de Serge Teyssat-Gay qui vous place devant le fait accompli. Comment le vis-tu alors ?

Ce n'était pas le genre de Noir Désir de prendre ainsi la parole avant d'en parler aux autres. On aurait pu avoir des regrets sur le fond mais on n'arrivait pas à un résultat complet et il fallait avancer. Par contre, c'est sur la forme que j'ai des regrets. Mais la fin de Noir Désir, honnêtement, c'était un drame mineur pour moi en comparaison des dix dernières années. J'avais les moyens de relativiser. On a vécu ensemble des choses fabuleuses mais leur accorder trop d'importance, c'est se tromper sur sa vie. Mon grand souci, c'était que personne ne souffre dans cette séparation. J'avais de la peine pour Nini, qui regrette aujourd'hui cette fin. Mais après avoir tout essayé, il y a eu notamment trois jours terribles où on s'était enroulé au lieu de répéter. Ça nous était déjà arrivé, ça n'est que de l'entreprise humaine, avec des insuffisances, de la fatigue, des excès et, surtout, de l'égo. On s'était finalement construits autour de certains tabous, une forme de mensonges, d'omissions. Comme dans toute famille. Mais là, j'ai eu l'impression qu'on n'allait pas crever l'abcès et qu'on se foutait de ma gueule - et dans ces conditions, je ne suis pas un type formidable. Si on me cache des trucs, si on

manque de courage ou d'éthique, je deviens très con. J'ai fini par dire des choses sur lesquelles on ne pouvait plus revenir. Des choses qu'ils n'étaient pas capables d'entendre. Un soir, je n'en pouvais plus, j'étais rongé par la frustration et je suis parti me balader. Là, je me suis dit : "Non, pas Noir Désir". Mais ce n'était pas : "Non, pas mes potes". Je rêvais de déplacer le projet, d'ouvrir Noir Désir à d'autres musiciens, de symboliquement changer de nom, de casser une gangue. C'était juste une intuition, un désir de liberté. Ils l'ont mal compris, ont eu peur d'être dépossédés. Le résultat, c'est qu'il n'y a plus rien.

Pourquoi n'as-tu pas quitté la France en sortant de prison, pour te reconstruire ailleurs ?

Parce que je n'en avais pas le droit, j'étais sous contrôle judiciaire pendant trois ans. Et puis j'avais mes enfants à Bordeaux et Noir Désir. J'ai envisagé de changer totalement de voie, de reprendre des études, notamment au bout de trois ou quatre ans de prison, quand j'ai commencé à moins pleurer. J'ai même envisagé de travailler sur le bois, en sachant que la musique, ça serait dur. Et là, c'est l'extérieur, l'administration pénitentiaire en première ligne, qui me fait comprendre qu'on m'attend ailleurs, qu'il faut faire ce que je sais faire. Partir, aujourd'hui, depuis la mort de Cini (Krisztina Rády), c'est impossible, je suis seul avec les enfants. Ma mère est morte lorsque j'étais en prison. Elle venait m'y rendre visite - et une fois sur deux, comme depuis que je suis né, elle m'engueulait. Elle ne m'a pas épargné, mais la dernière année, j'ai senti qu'avec plus de temps, on aurait parlé comme on ne l'avait jamais fait avant. Elle prenait de la hauteur.

Elle t'engueulait pourquoi ?

Ma mère n'était pas facile, c'est un euphémisme. Cela dit, je devais être chiant, comme tous les ados. Je vivais dans mon monde, dans ma tête. On a grandi à droite à gauche et ce nomadisme m'a construit. A 18 ans pile, je suis parti de la maison. Je faisais déjà partie de Noir Désir, qui est devenu une vraie famille de substitution. D'ailleurs, je l'ai bien senti à Vilnius, j'avais clairement deux familles à mes côtés. La mienne et Noir Désir. Quel bordel d'avoir deux familles qui ne sont pas toujours d'accord.

Ces derniers mois, certains t'accusent d'avoir poussé Krisztina au suicide. Comment réagis-tu ?

Mon Dieu... Ça permet de continuer le feuilleton, d'accorder un peu de gloire à des gens qui en rêvent. Récemment, les parents de Cini ont passé une semaine chez nous, ça a été très chaleureux, ils ne comprennent plus du tout qui sont ces gens qui essaient de les impliquer malgré eux et leurs convictions. On leur a fait croire que j'étais un assassin, avant qu'ils ne s'aperçoivent qu'on les avait instrumentalisés. Je ne ferai pas de grandes révélations sur Cini, son acte lui appartient et tout ce que je peux dire, c'est qu'il y a une grande complexité derrière. Ça a été terrible à vivre - ça l'est toujours - et chaque proche se demande ce qu'il n'a pas vu, pas fait ou fait... Moi le premier, mais les raccourcis et les accusations délirantes me concernant

sont inacceptables. C'est affreux, abject d'être devenu le symbole de la violence contre les femmes. Des gens que je ne connais pas existent désormais grâce à ça, avec un rapport très malsain aux médias, à la célébrité. On leur a donné un rôle dans le feuilleton et ils talonnent la mémoire de notre amour : là encore, tout est fait pour qu'il n'en reste rien de bien.

Comment les enfants vivent-ils ces rebondissements ?

Mai. Surtout aujourd'hui, ils ne supportent plus l'accumulation. Ils ont été extraordinaires, avant d'être bien touchés. Ils sentent que rien n'est normal dans notre vie, alors qu'ils ont reçu l'éducation la plus normale qui soit : l'école locale, le quartier, les potes... On ne s'est pas protégés, par rapport à l'éthique que nous partagions avec Cini, je ne vivais pas comme une star et mes enfants, pas comme des enfants de star. Quand Cini est morte, j'ai craqué, je me suis dit qu'il fallait partir loin, tous ensemble. Ce sont eux qui m'ont dit qu'ils voulaient rester à Bordeaux, dans leur école.

Tu es revenu progressivement à la scène, es-tu prêt ?

C'est un espace qui m'est plus naturel que la vie... Quand je vois à quel point je suis doué pour la vraie vie, je préfère encore être sur scène (sourire)... Depuis que j'ai 15 ans, je fais de la scène. Aujourd'hui encore, il y a toujours un moment où je m'arrête, où je me regarde et où je pense : "Non, mais, ça va pas ?" Soudain, ça m'est totalement étranger. Et je repars, à chaque fois. La scène, ça me pousse vers un truc salvateur, qui me nettoie. Et puis je n'ai pas le choix : je dois faire de la musique pour vivre aujourd'hui.

À quel moment as-tu recommencé à écrire des chansons ?

Dès la prison. Quand j'ai pu faire entrer ma guitare à Muret, j'ai écrit des bouts de chansons, de poèmes et de textes. Dès que je sentais un peu la paix revenir, j'écrivais. ▶

“La fin de Noir Désir, honnêtement, c'était un drame mineur en comparaison des dix dernières années. J'avais les moyens de relativiser”

Mais très vite, l'extérieur se chargeait de m'anéantir, alors j'étais cassé pour trois mois. J'ai avancé comme ça pendant dix ans, en avançant puis en retombant. Tous les efforts déployés par un certain nombre de gens et de médias pour me - et nous - détruire ont été diablement efficaces, que personne ne croie le contraire, surtout.

Le choix de la maison de famille des Landes, brûlée et reconstruite, pour travailler sur l'album de ton duo Détroit n'est pas innocent ?

Il y avait une forme d'exorcisme à utiliser notre grange comme studio. La maison, depuis la mort de Cini, j'ai encore plus de mal à y vivre. Mais les enfants y tiennent. Pour moi, il y a trop de "c'est plus comme avant"... Trop de fantômes. Il y a encore trop de tristesse et d'incompréhension par rapport à Cini. Comment on n'a pas vu ceci ou cela, comment je me suis comporté - et je ne m'épargne pas. C'est le monde d'avant pour moi, où on a vécu les plus beaux moments. Alors que là, il faut que je réapprenne à vivre au présent.

As-tu, pour la première fois depuis des années, ressenti une forme de légèreté sur l'enregistrement de ton nouvel album ?

C'est un combat terrible pour le retrouver. Et ça doit peser sur mon entourage. Pascal Humbert a été génial pour m'attendre quand j'étais cuit, à peine capable de faire à manger aux enfants. Il a été patient, très courageux de me suivre. J'avais des doutes sur tout, tout le temps. C'était paralysant. Il a fallu tout analyser - avec de l'aide, je ne le cache pas - pour recommencer : à quoi bon sortir un disque si c'est pour se faire défoncer ? Mais un truc a fini par surgir de ces questions, de ce combat. Il y avait moins d'entraves qu'avec *Noir Désir* quand on a commencé ce nouvel album, même si le postulat de départ restait identique : on tente de le faire mais soyons honnêtes, si on n'y arrive pas, on arrête. C'était plus léger dans l'abord de la musique. On a passé beaucoup de temps à parler en amour, depuis des années. Et puis il y avait comme acte fondateur cet album que nous avions enregistré pour le mettre en scène et merveilleux ami Wajdi Mouawad *Le Cycle des femmes : trois histoires de Sophocle*, 2011.

Notre album a grandi, s'est approfondi au fil des mois. Un des moments déterminants de sa genèse a été notre exil volontaire à Berlin. Il suffisait d'enclencher les magnétos pour que les idées défilent. Ça a donné des racines très puissantes à ce qui allait pousser plus tard. Ensuite, la grange des Landes est aussi devenue une bulle. Il y avait entre Pascal, Bruno Green (réalisateur - ndr) et moi une immense liberté, rien de préconçu - un esprit déjà présent sur *Des visages des figures de Noir Désir*. Ensuite, on a taillé au fur et à mesure et déniché des chansons selon des processus qui demeurent mystérieux, même pour moi. Une des forces de l'album, c'est aussi qu'on l'a

“Avec le temps de Ferré me bouleversait déjà à 15 ans, alors imagine aujourd'hui... C'est un texte hallucinant, impensable. Mais je n'avais pas le choix, je DEVAIS l'enregistrer”

enregistré sans penser au live - ça, ça viendra après. Tant pis s'il est difficile à amener sur scène : l'important, pour l'instant, c'est le disque.

As-tu senti la même liberté avec les textes ?

J'ai essayé de faire en sorte que ce qui remonte à la surface rencontre l'atmosphère du disque, que ça soit cohérent - sinon, autant l'écrire ailleurs. La musique, les textes et la production créent l'univers d'*Horizons*, il y a des réalisations plus complexes que *Droit dans le soleil*. C'est d'ailleurs une chanson que je n'avais pas écrite pour moi, mais Pascal et Wajdi m'ont décidé à ce qu'on la fasse pour notre album.

Tu reprends *Avec le temps* de Léo Ferré. Ce texte a-t-il pris une résonance très particulière chez toi ?

On a trouvé un angle qui justifie une reprise de ce monument, que tant de monde a déjà chanté. C'est une chanson qui me bouleversait déjà à 15 ans, alors imagine aujourd'hui... C'est un texte hallucinant, impensable. On avait déjà mis en musique, avec *Noir Désir*, des textes inédits de Léo Ferré, confiés par sa famille. Mais là, je n'avais pas le choix, je DEVAIS l'enregistrer, c'était du domaine de l'obsession, de la catharsis, cette chanson. Elle devient presque flamenco dans la voix et le reste est quasi technoïde. Je ne voulais pas être dans la joliesse.

En parlant du temps : tu auras 50 ans l'année prochaine...

Mes anniversaires de dizaines sont systématiquement des moments particuliers. A 20 ans, je suis très mal, en crise existentielle. A 30 ans, je suis heureux, je suis au Mexique en vadrouille, en recherche d'énergie, je n'ai pas de montre et du coup j'ai raté mon anniversaire. A 40 ans, je suis en prison, à Vilnius. 50 ans, je n'y crois pas, ça me dépasse, ça a été très dense, je ne veux pas être enfermé dans mon âge. J'imagine, quand j'ai commencé *Noir Désir* à 16 ans, ce que j'aurais pensé d'un mec de 50 ans... En tout cas, c'est le présent qui compte, je suis quelqu'un d'autre. ■

album *Horizons* (Barclay/Universal), sortie le 10 novembre